

# Les trois lapins

Pour Mathieu & Pierre

*Ta main remue des sables millénaires  
où se sont abîmés des temples  
des palais le désir de bâtir  
des villes imaginaires*  
Jean-Max Tixier

La nature est un temple, mais Temple est une nature. Ce vivant pilier a une tronche de vieux pêcheur assis au port à raccommoder ses filets. C'est l'*Homme tranquille* sans John Ford. Vous l'approchez, attiré par son *Chant des limules*<sup>1</sup>. Appelez-le *Achab* : il vous raconte ses pêches à la baleine au large de Nantucket<sup>2</sup>, explique comment dépecer le chacal, dans le grand Sud marocain, puis tanner sa peau au soleil et au sel. Vous êtes à pied d'œuvre : pour lire Achab, il faut trois lapins. Un « lapin » est une offrande espérée au rendez-vous de tout lecteur. Le premier lapin est de mot.

Lire Achab, c'est comme en promenade avec lui, l'entendre *nommer* le monde : « *En vrac, palpitaient raies bouclées, pastenagues, poulpes, torpilles à ocellés, sépioles, pageaux, bogues, crénilabres, girelles, cépoles, vives, turbots, astéries, ophiures, squilles, holothuries, lièvres de mer, actinies, sars, bijus, merluchons, capelans, émissoles, ombrines, blennies, grondins, saurels, plies, flets, barbues...* »<sup>3</sup>. Le savant connaît le nom de famille des fleurs, le poète les appelle par leur prénom. Il nomme tellement le monde qu'il nous laisse tout chose. De même qu'il y a un Conservatoire du littoral, il y a un conservatoire du Littéral («...sauvagine, rousserolles effarvattes, cisticoles... »). Achab est plus qu'un *lettré*, c'est un *Litré* à lui tout seul. Depuis Maurice Genevoix on n'avait pas perçu « *la senteur salée des laîches et du carex* ». Les mots n'étant pas des espèces protégées, tel le chant de grande ampleur du balbuzard, la plupart d'entre ceux-là font leur dernière apparition dans un livre de littérature française. Il parle *trop* français ; comme

---

<sup>1</sup> Frédéric Jacques Temple, *Le Chant des limules*, Arles, Actes Sud, 2003.

<sup>2</sup> Voir le parfait portrait de F.-J. T. en Achab dans cette photographie de Germaine Krull, *marin en mer*, parue dans *Bifur*, 1929, n°2, p.20.

<sup>3</sup> FJT, *Un cimetière indien*, Albin Michel, 1981, p.43.

personne ; personne ne parle français à ce point. Temple écrit en français dépassé — par l'occitan qui remonte, à travers le vernien, langue d'enfance inventée, en *monolangue intérieure*. Il y a dans son œuvre « la richesse excessive de vocabulaire » que Saint-John Perse reprochait à Gide<sup>4</sup>. Elle atteste un projet de réincarner toutes les choses et toutes les plantes en elles-mêmes. C'est un projet de langue idéogrammatique. Le *dessein* de chaque chose du monde. Achab l'Apache : il en va de l'unité du monde et des choses, la paix implique la connaissance.

Notre deuxième lapin est de vérité. C'est le même que l'autre, côté monde. Achab eut une enfance solitaire à fouiller les dolmens et piéger les lièvres. Il fut de ces adolescents qui comprennent leur enfance quand ils lisent Mark Twain et Jack London, puis de ces adultes qui comprennent leur adolescence quand ils lisent Cendrars, Miller, Durrel. Un homme mûr ne distingue bientôt plus ses amis de ses lectures ; pour lui, ce furent tout un<sup>5</sup>. Après quatre-vingt, quatre-vingt cinq ans de lecture et d'écriture, on accède enfin à la solitude intellectuelle. Vivement l'âge où l'on atteint au radeau des cimes ! Achab n'est pas vieux mais il a bien connu Walt Whitman, parce qu'il a tous les âges, comme les sages et les fous, adolescent nonagénaire, et par-dessus tout l'âge des limules. Il y a en lui un enfant qui réclame sa mère, un ado qui rêve de coucher avec Brigitte, et un vétéran qui fait fuir les blancs-becs comme jadis les chars *Tigre*. Mais il reste « *cet enfant dont je suis la tombe* »<sup>6</sup> — tel l'enfant de Suétone, « *peureux jusqu'en sa vieillesse* ». Celui qui ne parle pas n'est pas sorti vainqueur. L'âge, si l'on veut, avance, sur certaines choses, mais pas le temps. L'enfant qui continue d'entendre la langue maternelle (sa *portée*) ne peut que rester sourd, comme Jonas.

Achab a bien connu Rimbaud, aussi, la preuve est qu'il *est* rimbaldien. « *Achab, précisait Herman Melville, a été dans les collèges et il a été aussi parmi les cannibales.* »<sup>7</sup> Il n'est pas donné à tout le monde de vivre. Il y a des grands poètes

---

<sup>4</sup> *Honneur à Saint-John Perse*, Gallimard, 1965, p.479.

<sup>5</sup> FJT, *Beaucoup de jours. Faux journal*, Arles, Actes Sud, 2009.

<sup>6</sup> Achab, *Anthologie personnelle*, Arles, Actes Sud, 1990.

<sup>7</sup> Herman Melville, *Moby Dick*, ch. XVI.

sans biographie, comme Mallarmé (d'autres ont une *biographie* de grand écrivain..., comme Alain Bosquet), ce que j'appelle *l'Œuvre-vie* est rare. De même que Paolo Uccello a peint *la bataille de San Romano*, de même Achab a écrit la bataille de Monte Cassino<sup>8</sup>. Après Dante, il est revenu de l'Enfer, mais il en a rapporté la bande-son. Le contraire de Temple fut Benserade, un courtisan pensionné qui roulait carrosse. Dans l'histoire de « la poésie », les marquis poètes sont plus nombreux que les poètes au maquis. *Fureur et mystère* ! Ce n'est pas pour le vanter, mais Monte Cassino (autant dire « Pharsale, Marignan, Austerlitz »)<sup>9</sup>, dans leur “*du même auteur*”, peu l'ont. Qu'est-ce qu'une “œuvre complète” sans cette dimension de la vie extrême ? Comment recevoir les “citations” d'un poète quand elles sont celles du champ d'honneur ? Achab a traversé la vie en homme de paix. Guerrier contemplatif, voyageur immobile, explorateur égaré, toujours *Seul à bord* (1945). Bourlingueur, sans doute, comme Cendrars, et comme Cendrars le dit de lui-même, en confidence d'*Une nuit dans la forêt* — « *de plus en plus je me rends compte que j'ai toujours pratiqué la vie contemplative* ». Autrement dit, il n'a cessé de résister à la dislocation du monde.

Achab, c'est une poésie à hauteur d'homme, en liaison permanente avec l'unité de l'Être. Il a pris part aux pires bouleversements du monde comme à des rythmes saisonniers. D'ailleurs au cœur de la guerre la *conscience*, la *responsabilité* et la *liberté* s'aiguisent, c'est ce qui est *regrettable* dans la guerre : il faudrait garder les bons côtés de la guerre en temps de paix. En période de débandade, « la poésie » redevient inaudible. Le poète est un pianiste virtuose de hall d'hôtel, qui fait bien dans le décor mais que personne n'écoute. Pire, on ne l'écouterait pour rien au monde. Lire Achab, c'est entendre la paix des *brèves*. Les poèmes sont des *brèves* fichées au centre de la cible.

Il reste en quête de l'Enclos perdu, le paradis est toujours derrière nous. Le paradis est maternel, disons *ventral*, d'ailleurs le mot provient de l'ancien persan *paridaiza* qui signifie « *enclos* ». Ses *Fleurs du silence* (1968) disent assez qu'il n'y a pas

---

<sup>8</sup> FJT, *La route de San Romano*, Arles, Actes Sud, 1996.

<sup>9</sup> FJT, *L'Enclos*, Arles, Actes Sud, 1991, p.140.

de lieu dans l'ailleurs perpétuel, mais dans cet *enclos* cherché où le poète se fait *la risée du temps*, selon sa traduction du *Time's laughing-stocks* de Thomas Hardy. Il passe sa vie à (ou *la vie passe* à) la recherche de la baleine blanche, d'où son vrai nom de code en Achab. Le troisième lapin ? est donc métaphysique : le seul qui vaille nos lacets. Il faut comprendre que les *trois lapins réunis vont ensemble*, dans un poème, quand il y a *œuvre-vie*. Les *trois lapins*, c'est une sculpture médiévale qui représente trois lapins autour de trois oreilles, chacun ayant ses deux oreilles. On la voit à Luxeuil-les-bains, Haute-Saône, sous le plus ancien balcon de France tout en pierre. Achab est passé devant, à la tourelle de son char léger américain, en tête de l'armée qui libéra ma ville natale. Il ne l'a même pas regardée. Il a toujours la tête ailleurs.

Alain Borer

[Los Angeles, 12 octobre 12]